

JEAN ET JOHN COMAROFF

RÉFLÉXIONS SUR LA JEUNESSE

DU PASSÉ À LA POSTCOLONIE

SOUVENT CONSIDÉRÉE COMME UNE CATÉGORIE UNIVERSELLE, LA « JEUNESSE » S'EST EN FAIT CONSTRUITE COMME CATÉGORIE SOCIOCULTURELLE À TRAVERS LES RÉCITS DE LA MODERNITÉ. LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE INDUSTRIELLE A CRÉÉ LES CONDITIONS D'AUTONOMISATION DE CELLE-CI. MAIS AUJOURD'HUI, AVEC LA DIFFUSION PLANÉTAIRE DU CAPITALISME NÉOLIBÉRAL, LES JEUNES SE VOIENT EXCLUS DES ÉCONOMIES NATIONALES ET DES RÉSEAUX DE PRODUCTION DE LA CULTURE MONDIALE. EN TANT QUE CATÉGORIE SOCIALE, ILS ONT TOUTEFOIS ACQUIS UNE AUTONOMIE SANS PRÉCÉDENT QUI SE MANIFESTE DANS L'ESPACE TRANSNATIONAL DES CULTURES MATÉRIELLES.

« La philosophie dédaigne souvent les questions relatives à l'enfance. Elle laisse cela à la pédagogie, où elle ne se trouve pas dans des bonnes mains. La philosophie a oublié l'enfance. »

Bernhard Schlink, *The Reader*¹

De longue date, le discours public occidental a eu tendance à considérer la jeunesse comme une catégorie transhistorique et transculturelle. Comme si la « jeunesse » avait existé de tout temps et partout de la même manière, et ce malgré l'insistance tout aussi continue des anthropologues et des historiens à montrer que les significations culturelles et les attributs sociaux rattachés aux « jeunes » ont fortement varié dans le temps et dans l'espace. Souvenons-nous, à ce propos, des travaux de Malinowski et de Margaret Mead, ainsi que de ceux de Philippe Ariès. Affirmer que la manière dont les jeunes sont perçus, nommés et représentés trahit la constitution sociale et politique d'une société est également une évidence anthropologique. Ainsi, dans l'Angleterre du XIX^e siècle, les jeunes des classes populaires étaient traités de « nomades » ; leurs terrains, colonies intérieures des métropoles industrielles, étaient appelés « jungles » et même « Afriques² ». De même, dans l'Amérique du Nord et l'Afrique du Sud de la fin du XX^e siècle³, les préadultes blancs étaient décrits comme des « ado-

lescents » (*teenagers*), tandis que leurs homologues noirs restaient perçus comme des « jeunes » (*youth*). Le langage racialise et diabolise les différences sans se référer explicitement à celles-ci. Joseph Conrad⁴ l'avait bien remarqué : « Les mots sont des grands adversaires de la réalité. » Mais ils ouvrent également une fenêtre pour nous faire entrevoir les secrets de cette réalité.

Loin de constituer une catégorie universelle – un statut social généré par le principe sociologique abstrait de génération –, les jeunes, dont nous parlons, sont une expression historiquement située de la modernité ; une modernité entendue ici comme une *formation idéologique* qui émerge à « l'âge de la révolution⁵ », entre 1789 et 1848, et qui s'aiguise dans les dialectiques de l'Empire. Une formation idéologique qui a naturalisé son propre *telos* en un modèle de développement humain⁶ et qui dépeint la « jeunesse » à la fois comme une précondition essentielle à la maturité et comme un perpétuel ajournement de celle-ci⁷. La société capitaliste fut plus ou moins la seule à faire de l'enfance un site de reproduction culturelle consciente d'elle-même, dispensant ces jeunes de l'obligation de travailler et leur permettant de pénétrer le monde raffiné de l'éducation ; ce dernier étant l'espace dans lequel l'État-nation cherche à épouser son potentiel, où il investit son capital humain et dans lequel, pour citer Foucault⁸, il « cache ses rêves ». Mais les jeunes sont également les créatures de nos cauchemars, de nos impossibilités sociales et de nos angoisses.

1. B. Schlink, *The Reader*, traduction de Carol Brown Janeway, New York, Vintage Books, 1998 [1^{re} édition, 1995].

2. D. Hebdige, *Hiding in the Light : on Images and Things*, Londres, Routledge, 1988, p. 20.

3. D. Everatt, cité par J. Seekings, in *Heroes or Villains? Youth Politics in the 1980's*, Johannesburg, Ravan Press, 1993, p. XIII.

4. J. Conrad, *Under Western Eyes*, Harmondsworth, Penguin, 1957 [1^{re} édition, 1911], p. 11.

5. Pour reprendre l'expression de E. Hobsbawm, in *The Age of Revolution, 1789-1848*, New York, New American Library, Mentor Book, 1962.

6. R. Lukose, *Learning Modernity : Youth Culture in Kerala, South India*, thèse de doctorat, University of Chicago, 2000.

7. Les constructions, telles que « l'adolescence raciale », déployées par les missions civilisatrices à l'étranger pour mesurer le manque de « progrès » des peuples colonisés en termes de modernité, démontrent les usages idéologiques de cette forme de développementalisme ; voir, pour l'exemple sud-africain, W.C. Willoughby, *Race Problems in the New Africa : a Study of the Relation of Bantu and Briton in those Parts of Africa under British Rule*, Oxford, Clarendon Press, 1923, p. 239.

8. M. Foucault, *Mental Illness and Psychology*, traduction de A. Sheridan, New York, Harper Colophon Books, 1976, p. 81.

C'est dans ce sens que, selon Hebdige⁹, les jeunes entrent dans les récits de la modernité seulement quand ils posent problème. Mais la question est plus ambiguë qu'elle ne paraît. Le trouble qu'engendrent les jeunes ne doit pas être perçu nécessairement d'une manière négative, insiste Butler¹⁰. Cela peut également avoir d'autres implications, comme la perturbation productive des régimes épistémiques dominants, sous l'influence ardente du désir, de la frustration ou de la colère. Les jeunes, en d'autres termes, sont des signifiants complexes¹¹, à la fois idéalizations et monstruosité, pathologies et panacées. Cela est vrai depuis longtemps. En témoigne, par exemple, l'ambivalence des jeunes Londoniens décrits par Dickens, des jeunes qui apparaissent à la fois comme des orphelins et des roublards, mais aussi comme les tenants de *Grandes Espérances*. En témoignent également les images discordantes des adolescents activistes africains de la fin du XX^e siècle : contraste illustré par l'opposition entre les enfants-soldats du Mozambique et de la Sierra Leone, quintessence même de la désintégration civile¹², et les « jeunes lions » héroïques d'Afrique du Sud, qui furent les précurseurs de la démocratie et de la fin de l'apartheid. Il est probable que ces contrastes persistent : désormais, au Brésil, les enfants des rues symbolisent *à la fois* la honte collective de l'État-nation et sa possible résurrection grâce à l'intervention des pouvoirs publics et de plans appropriés¹³.

Bref, la « jeunesse » signifie plusieurs choses à la fois : les terreurs du présent, les erreurs du passé, les prévisions du futur, les anciens espoirs et les nouveaux défis¹⁴. Bien sûr, sous tous ces aspects, les jeunes sont des figures de l'imagination populaire fort distancées de la réalité – une réalité souvent beaucoup plus nuancée¹⁵. Il est crucial de garder cela à l'esprit lorsque l'on s'interroge sur la place des jeunes dans les États-nations de la fin du XX^e siècle – surtout dans les États néolibéraux en difficulté – en Afrique et ailleurs.

LE TROUBLE GÉNÉRATIONNEL

Le sens de la notion de globalisation, du moins en tant que concept analytique, est encore discuté dans certains cercles. Mais rares sont ceux qui pourraient nier que l'une des caractéristiques globales qui définissent le monde actuel de Chicago au Cap, en passant par Calcutta et Caracas, est le sentiment de crise qui entoure le malaise de la jeunesse. Même si ce malaise est toujours modulé et filtré par des médiations locales, il semble émerger des

mécanismes du capitalisme néolibéral et des évolutions de l'ordre planétaire, ordre dont il fait partie. Manifestement, ce malaise prend des formes diverses, mais il semble se fonder partout sur un contrepoint, une doublure et peut-être même une contradiction. D'un côté, nous avons affaire à l'exclusion patente des jeunes des sphères de l'économie nationale, surtout de ses secteurs productifs, qui se métamorphosent et se rétrécissent. Avec l'expansion frénétique du marché libre, qui affaiblit l'État-providence et contribue à sa mort – processus élargissant le fossé entre les riches et les pauvres –, le bien public de la plupart des États souverains « s'est érodé » d'une manière drastique.

En conséquence, la plupart de ces États ne sont pas capables de maintenir les niveaux de services et de bénéfices sociaux antérieurs, de permettre le renouvellement des infrastructures, de garantir la régularité et la sécurité de l'emploi sur le marché du travail. Même dans les sociétés industrielles avancées, le rêve moderniste du progrès infini – selon lequel chaque génération fait mieux que la précédente – est constamment galvaudé ; il est parodié par les conditions de vie qui privent beaucoup de monde¹⁶, en particulier les jeunes et les populations non qualifiées des centres-villes et des

9. D. Hebdige, *Hiding in the Light...*, *op. cit.*, p. 17.

10. J. Butler, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, p. VII.

11. M. Blanch, « Imperialism, nationalism and organised youth », in J. Clark, C. Critcher, R. Johnson (eds), *Working Class Culture : Studies in History and Theory*, New York, St. Martin's Press, 1980, p. 103.

12. A. Honwana, « Negotiating post-war identities : child soldiers in Mozambique and Angola », *Bulletin du Codesria*, n° 1-2, 1999, pp. 4-13.

13. L. M. Veloso, « "Children are the future of the nation" : law, the state, and the making of tomorrow's citizens in Brazil », projet de recherche, University of Chicago, 1998, s. d.

14. Voir l'article de F. De Boek dans ce volume.

15. Indépendamment de toute autre chose, les « jeunes » forment seulement une fraction de ceux qui ne sont pas encore adultes : la fraction dont la capacité d'action (*agency*) atypique les met en accord, ou en infraction, vis-à-vis de l'ordre communautaire. Souvent, ce sont des citoyens mutants de la nation moderne qui peuplent ses bas-fonds violents. Nous reviendrons sur ce point.

16. Ce thème a été sans cesse mis en avant par les partisans du parti des Verts de Ralph Nader pendant les dernières élections américaines. Michael Moore, le réalisateur engagé contre les multinationales, a décrit Ralph Nader comme le champion des « jeunes gens, qui se sentent privés de leurs droits politiques et dépossédés par le courant dominant de la politique américaine » (Special Election Report, 848, National Public Radio, 6 nov. 2000).

campagnes, d'une citoyenneté de plein emploi au sein de l'État-nation¹⁷. Et ce en dépit des affirmations de certains selon lesquelles la génération actuelle des « kids » américains, dans la lignée du courant dominant, est plus docile, moins cynique que celle qui l'a précédée¹⁸. Au contraire, il semble même que les phénomènes de polarisation et d'exclusion parmi les jeunes, et à travers l'échelle des âges en général, soient encore plus perceptibles en ces temps néolibéraux.

D'un autre côté, on constate le développement récent de cultures globales de la jeunesse – cultures du désir, de l'expression de soi et de la représentation – ainsi que l'affirmation, en certains lieux, de formes de politisation puissantes, quoique non conventionnelles. À l'ère du cyberspace, les jeunes ont acquis une capacité accrue de communiquer et d'agir efficacement sur le monde. La génération est devenue un principe concret et quotidien de mobilisation sociale, altérant d'autres dimensions de la différence, notamment celles de la race, du genre, de l'ethnicité et de la classe¹⁹. L'activisme transnational de la jeunesse est fondé sur des pratiques significatives mutuellement compréhensibles, qui sont rendues possibles par les flux planétaires des devises, des populations, des valeurs, et cela à travers des frontières souveraines²⁰. Les jeunes ont investi Internet et les manifestations de rues, tandis que l'économie postfordiste transformait les relations entre le capital et le travail, altérant profondément les géographies globales de la production. Mieux encore. En ce début de XXI^e siècle, les jeunes ont atteint un degré d'autonomie sans précédent en tant que catégorie sociale en soi et pour soi (*an und für sich*). Cela a lieu malgré – ou peut-être grâce à – leur relative marginalisation du monde normatif du travail et du salaire.

Dans de nombreux contextes occidentaux, les jeunes, ainsi que d'autres personnes privées de leurs droits de représentation²¹, constituent une sorte de contre-nation avec sa propre économie illégale, ses propres espaces de production et de récréation, son propre patriotisme parodique. Nous avons utilisé ailleurs le terme de « nation d'étrangers » (« *alien-nation* ») pour traduire ce phénomène²². Dans la même veine, Zizek²³ décrit ces personnes privées de leurs droits de représentation comme des « symptômes » de l'universalisme du capitalisme tardif, dont la logique garantit que leurs privations ne pourront jamais se fédérer en une sorte de « coalition arc-en-ciel », en dépit des espérances des progressistes libéraux (au sens américain du terme). Comme nous le suggérons, les jeunes incarnent les contradictions grandissantes du

monde actuel dans ses formes les plus âpres. Prenons l'exemple de l'Afrique du Sud. Là, durant les années d'apartheid, la contre-nation des jeunes adolescents noirs avait comme adversaire palpable l'État raciste. Avec la fin de l'ancien régime, les dépossédés accédèrent au marché du travail en tant qu'individus « libres ». Mais l'ironie du sort veut que ce processus se soit opéré lorsque l'impact global du capitalisme néolibéral a commencé à frapper durement. Aujourd'hui, la privatisation généralisée, la disparition progressive de l'emploi des cols-bleus et l'érosion des identités des classes laborieuses compromettent les espoirs de construction d'une social-démocratie intégratrice. Les jeunes de couleur, citoyens potentiels du nouvel ordre

17. On peut défendre l'idée selon laquelle le droit au travail n'a jamais fait partie, constitutionnellement parlant, de la citoyenneté dans les démocraties libérales de l'Ouest, mais l'octroi des allocations chômage, des dédommagements des travailleurs, des retraites et des pensions pour les citoyens de l'État-providence a toujours supposé le droit au revenu. Ces types de bénéficiaires sont grandement menacés en cette période néolibérale, mais l'obligation de maintenir le niveau de chômage le plus bas possible reste l'une des attentes adressées aux gouvernements et considérées comme allant de soi en dépit de la *realpolitik* féroce de la concurrence du marché. Dans cet article, nous employons le terme de « citoyenneté salariée » (« *waged citizenship* ») pour désigner l'adhésion sociale et morale au bien public national.

18. N. Howe, W. Strauss, *Millennials Rising: the Next Great Generation*, New York, Vintage Books, 2000.

19. Cela ne signifie pas pour autant que les jeunes forment « une catégorie sociologique homogène de gens qui pensent agissent et classent » de manière cohérente (J. Seekings, *Heroes or Villains?...*, *op. cit.*, p. XIV) ; mais cela peut aussi être avancé au sujet des « classes laborieuses » (J. Seekings, *ibid.*). Les jeunes, tout autant que les classes laborieuses, sont des catégories construites politiquement, toutes deux enracinées dans leurs relations avec la production et la consommation. De plus, les jeunes sont de plus en plus imbriqués les uns dans les autres. (Voir P. Corrigan et S. Frith, « The politics of youth culture », in S. Hall et T. Jefferson (eds), *Resistance Through Rituals: Youth subcultures in Post-War Britain*, Londres, Hutchinson, 1976 ; J. Comaroff et J. Comaroff, « Millennial capitalism : first thoughts on a second coming », in J. Comaroff et J. Comaroff (eds), *Millennial Capitalism and the Culture of Neoliberalism*, numéro spécial de *Public Culture*, 12 (2), 2000, pp. 291-343.

20. S. Venkatesh, « Robert Taylor, the problem of order, and the general crisis of governability », University of Chicago, s.d., p. 6 ; A. Appadurai, « Disjuncture and difference in the global cultural economy », *Public Culture*, 2 (2), 1990, pp. 1-24.

21. Le plus souvent les travailleurs immigrés et les minorités non autochtones. Voir, à ce sujet, J. Comaroff et J. Comaroff, « Naturing the nation : aliens, apocalypse and the postcolonial state », *Hagar : International Social Science Review*, 1 (1), 2000, pp. 7-40.

22. J. Comaroff et J. Comaroff, « Alien-nation : zombies, immigrants and millennial capitalism », *Bulletin du Codesria*, n° 3-4, 1999, pp. 17-28 ; repris dans G. Schwab (ed.), *Forces of Globalization*, New York, Columbia University Press (sous presse).

23. S. Zizek, *The Plague of Fantasies*, Londres, Verso, 1997.

« millénaire » (« *the "new" millennial order* »), doivent trouver leur place dans une société dont le caractère national, durement acquis, est d'ores et déjà remis en cause par les forces qui minent la souveraineté territoriale de son économie politique.

Mais ne devançons pas les événements. Pour pousser plus loin notre compréhension du malaise actuel de la jeunesse, au-delà de sa manifestation superficielle, et mieux explorer l'ambivalence inhérente à sa formation (menace et promesse à la fois), il est nécessaire de creuser plus avant l'archéologie moderniste de la catégorie. Car c'est sans doute dans cette archéologie que l'on pourra trouver la source des troubles générationnels contemporains, tout au moins notre interprétation de ces derniers.

BRÈVE HISTOIRE DE LA JEUNESSE

Foucault²⁴ avait à la fois raison et tort en affirmant que la société occidentale moderne était la seule à accentuer le fossé entre enfants et adultes. Nous avons effectivement romancé et marchandisé (« *commodified* ») cet espace, en en faisant un lieu où se confrontent l'insouciance immature et le désir adulte, où un sentiment irrésistible d'invincibilité semble entraîner un pouvoir précoce. Bien sûr, les États-nations européens ne furent pas les seuls à stigmatiser la « jeunesse » en tant que phase de la vie dont la force liminale pourrait être exploitée pour le bien collectif. Les sociétés africaines, fondées sur l'âge, ont mobilisé également à cette fin des combattants n'ayant pas encore atteint l'âge du mariage. Ainsi, en de nombreux endroits, ceux qui se morfondent entre la maturité corporelle et sociale, empêchés de se marier ou de fonder leurs familles, sont devenus des fantassins au service de l'hégémonie des adultes. De ce point de vue, la jeunesse représente partout une catégorie potentielle d'exclusion et d'exploitation, une source de plus-value.

On peut arguer que les régimes européens du XX^e siècle, avec leurs technologies de production de masse, de communication et de coercition, sont singulièrement bien positionnés pour idéaliser et utiliser les ressources physiques et imaginatives des jeunes. Mais, pourtant, l'une des marques de l'époque actuelle de la globalisation et de la postcolonie est la diminution de la capacité des gouvernements (sinon des forces du marché qu'ils soutiennent) à contrôler les corps des adolescents, leurs énergies et leurs intentions. Qu'il s'agisse de la culture globale des jeunes, des politiques environnementales,

de l'affirmation des gangs urbains, des armées de supporters de football ou des cadres néo-nazis, les États-nations hébergent désormais des forces qu'ils ne peuvent plus contrôler. Ainsi, les phalanges de supporters de foot en Europe, qui agressent les personnes et vandalisent la propriété d'autrui, attaquent la police et transgressent les normes chez eux et à l'étranger, agissant souvent au nom de la fierté nationale²⁵. Il en est de même du développement des milices libertaires, dont les jeunes troupes déclarent la guerre aux gouvernements établis au nom de formes de patriotisme plus radicales – même si elles agissent souvent sous couvert de figures paternelles plus cyniques et moins visibles.

Comment cela se fait-il ? Quelle que soit sa ressemblance avec les usages comparables valables pour d'autres périodes et d'autres endroits, l'« euro-construction » de la « jeunesse » est, nous insistons, le résultat d'un ensemble spécifique de conditions sociales. Son évolution, toujours en marche, témoigne de l'histoire dissimulée de la modernité et de son point faible, l'impérialisme. Ceux qui étaient désignés par ce terme de « jeunes » s'étaient vu depuis longtemps imposer – et même vendre après la Seconde Guerre mondiale – leur identité déviante (voir plus loin). Mais ils se sont progressivement approprié cette identité. En fait, un *deus ex machina* brutal propulse cette histoire en marche : ce sont les relations complexes entre le capital et l'État-nation. Les économies industrielles capitalistes furent capricieuses dans leurs manières ambivalentes d'engendrer et de compromettre simultanément l'égalité des droits et des citoyens ; leurs homologues postindustrielles ont, quant à elles, perverti les souverainetés nationales et les droits substantifs des sujets. Les espoirs optimistes des cultures bourgeoises du progrès et de leurs missions civilisatrices à l'étranger – *i. e.* les idéaux qui proposaient aux jeunes un futur radieux sous le signe du « développement » – ont été, comme nous l'avons déjà dit, gravement compromis par les inégalités grandissantes provoquées par le capitalisme néolibéral. De fait, la postmodernité apparaît souvent comme une modernité débarrassée de sa dimension optimiste et utopique.

24. M. Foucault, *Mental Illness...*, *op. cit.*, p. 80.

25. B. Bufford, *Among the Thugs*, New York, Vintage Departures, 1993.

Simultanément, la nouvelle ère du mondialisme peut être vue comme celle où la fabrication du désir à l'échelle mondiale – la promesse de possibilités infinies – se heurte aux impossibilités engendrées par les disparités grandissantes en matière de richesse, elles-mêmes corollaires de la dégénérescence et du déclasserement de l'économie manufacturière. Face à tout cela, beaucoup de jeunes entrepreneurs, élevés dans les cultures du marché et de la marchandise, trouvent leurs propres voies et moyens en offrant parfois des « services » jusqu'ici inimaginables, tels que le retraitement marchand des déchets de la société de consommation, la revente de biens dérobés à l'État, le court-circuitage des réseaux d'échanges existants, etc. En nombre sans cesse grandissant, ils entrent dans les réseaux du trafic international de stupéfiants et/ou sombrent dans un monde de ténèbres où l'usage de la violence devient un mode routinier de production et de redistribution – des pratiques qui, souvent, rappellent celles du *business* international et qui érodent visiblement l'autorité de l'État. Mais nous en reparlerons plus loin.

Pour revenir au sujet principal de notre étude, nous suggérons que si l'avènement du capitalisme industriel a d'abord créé les conditions d'émergence de la catégorie semi-autonome de « jeunes », c'est bien dans les villes en pleine expansion de l'Europe moderne que les jeunes ont trouvé pour la première fois une réalité sociologique manifeste. Hebdige²⁶ a montré que les jeunes ont d'abord manifesté leur image insolente dans ces foules « délinquantes » qui se formaient dans les villes manufacturières de la Grande-Bretagne moderne, des lieux où la progéniture de la classe ouvrière émergente devait se débrouiller seule, créant ainsi ses propres mondes sociaux et échappant au contrôle parental et patricien²⁷. Les observateurs furent particulièrement déconcertés par les enfants et adolescents vivant dans les bidonvilles, par ces « tribus inquiétantes » ou encore par les « jeunes Arabes » qui habitaient les colonies internes au cœur de Londres et de Manchester. C'était également le cas des roublards rusés de la ville dickensienne auxquels nous avons déjà fait allusion : des citoyens mutants de la « nation d'étrangers » (« *alien-nation* »). Ces derniers ont inspiré une croisade civilisatrice, accélérant le financement des « Ragged Schools and Reformatories », et ont induit un système éducatif public et obligatoire. Ils ont aussi provoqué l'envoi de missions pédagogiques dans les « endroits sombres » du globe.

Mais, avec le recul historique, et pas seulement de l'histoire de l'Afrique du Sud²⁸, on pourrait observer que l'éducation publique a peu de chances

d'éradiquer réellement la « nation d'étrangers » dans la mesure où elle la reproduit par d'autres moyens. La South African Broadcasting Corporation, en collaboration avec le département de l'Éducation, a récemment commandé à une équipe de jeunes réalisateurs parmi les plus talentueux du pays un documentaire sur l'école postapartheid²⁹. Ils ont dressé un portrait glacial de la frustration endémique et de la violence ordinaire qui s'y déroule, provoquant un très large débat national. La jeunesse comme symbole de contradiction, comme figuration de la bipolarité mythique, fait partie intégrante des fondations de l'imaginaire collectif moderne. Dans l'abstrait, le terme fige un potentiel pur, utopique. Dans la réalité quotidienne, cependant, la « jeunesse » est un nom collectif qui a trop souvent indexé une masse de personnes sans visage, qui partagent le fait d'être des indisciplinés, des hommes ou des garçons, qui posent le défi des situations irrégulières. Physiquement puissants et moralement immatures, ils sont aussi toujours susceptibles de prendre l'ascendant sur leurs aînés et sur ceux qui les dominent.

Autrement dit, ces « jeunes » personnalisent l'échec de la reproduction morale, l'avère dangereux de l'optimisme capitaliste et les limites d'une vision sociale à la fois bourgeoise et optimiste. Les tensions incarnées dans cette population préadulte, exacerbées là où les différences de races ou de croyances teintent les conflits de générations, ont atteint leur paroxysme lors des périodes de crise économique. Car les jeunes ne sont pas nés comme citoyens « en trop » (« *surplus citizens* »). Ils sont fabriqués par des circonstances historiques. Et rarement comme il leur convient. Mais si ces jeunes gens ont incarné la menace d'un désordre civil, ils peuvent aussi être exploités pour des projets étatiques de violence organisée, en particulier lors de leur mobilisation en tant que soldats. Souvent, ceux qui n'étaient pas jugés aptes à vivre comme

26. D. Hebdige, *Hiding in the Light...*, *op. cit.*, p. 19.

27. M. Blanch, « Imperialism, nationalism... », art. cit. ; J.R. Gillis, *Youth and History : Tradition and Change in European Age Relations, 1770-present*, New York, Academic Press, 1974 ; G. S. Jones, *Outcast Londres : a Study in the Relationship between Classes in Victorian Society*, New York, Pantheon Books, 1984 [1^{re} édition, 1971].

28. P. Willis, *Learning to Labor : How Working Class Kids Get Working Class Jobs*, New York, Columbia University Press, 1977.

29. *Yizo Yizo*, une série composée de treize épisodes, a été diffusé pour la première fois sur SATV3 en 1998. Le film a été écrit par Mtutulezi Matshoba et Angus Gibson, et réalisé par Angus Gibson et Teboho Mahlatsi.

de vrais citoyens d'un État-nation ont été priés de mourir pour lui (souvenons-nous, à cet égard, des Africains qui ont servi les puissances coloniales lors des deux guerres mondiales³⁰). C'est l'autre face de l'histoire des jeunes et de la modernité : l'adolescence comme infanterie de l'habileté politique adulte, comme le sang et la chair, toujours réticents, de l'aspiration nationale. Au cœur de la construction de la jeunesse « moderne », on trouve donc le rôle de l'État dans la naturalisation, l'exploitation et la narration du rapport entre les adolescents et la violence, une relation trop habilement éclip­sée dans la logique disciplinaire des discours qui prennent place, en temps de paix, sur la déviance adolescente.

C'est donc l'association d'adolescents à la menace d'une corporéité précoce et débordante – sexuelle, reproductive, combative – qui a hanté les mêmes perceptions populaires et érudites du XX^e siècle. Dans les années 20, une sociologie rapidement professionnalisée (tout d'abord en Amérique, puis en Europe) a dépeint la « jeunesse » comme une force masculine perturbatrice dans la ville, pourvoyeuse de crimes violents, et comme recrues prêtes à toutes les barbaries dans les gangs. La sociologie fonctionnaliste a transformé la contradiction historique en pathologie sociale, et a pris ces jeunes pour en faire son modèle. Les jeunes étaient alors considérés comme des êtres tribaux qui chassaient en meute, des anticitoyens constituant un affront aux valeurs de la famille bourgeoise et à l'ordre social. Délinquants, issus des basses classes, virils et violents, ils étaient aussi de plus en plus noirs.

Cela n'est pas seulement vrai pour l'hémisphère nord et ouest. L'histoire récente de l'Afrique du Sud en est un autre exemple. Dans les dernières années du combat contre l'apartheid, la catégorie des « jeunes » s'est élargie pour inclure les diverses classes de combattants pour la liberté : les étudiants, les travailleurs, voire les criminels. Dans cette histoire, il est vrai que tous les jeunes Noirs ne font pas partie de la jeunesse. Mais toute la jeunesse est noire et, d'une manière écrasante mais non exclusive, masculine. Enfin, si quelques personnes ne parviennent jamais à devenir « jeunes », d'autres semblent incapables de se défaire de ce label, même arrivés à la cinquantaine³¹. Ici encore, les remarques fondatrices de Mannheim, remémorées par Bundy³² dans le contexte africain, nous rappellent que la génération est une catégorie sociale et non chronologique. C'est aussi une catégorie politique. Avec de profondes racines matérielles.

NAISSANCE D'UNE « CULTURE GLOBALE DE LA JEUNESSE »

La naissance du capitalisme néolibéral à l'échelle planétaire a compliqué davantage la construction moderniste de la jeunesse. Souvent associée aux événements de 1989, la transformation de cette époque a été annoncée par les changements radicaux mis en mouvement à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, au sein du pouvoir global, de l'économie et des modes de communication ; changements qui ont donné une nouvelle forme à la structure du capital international et intensifié ses rouages. Comme nous le verrons, ces modifications ne donnèrent pas simplement une nouvelle structure aux relations coloniales, aux économies nationales et aux marchés internationaux des biens, des services et des signes. Ils globalisèrent aussi la division du travail, refaçonnèrent les sujets humains, altèrent les relations entre la production et la consommation, et transformèrent les identités et les citoyennetés à travers le monde.

Sans homogénéiser d'aucune manière la planète, ce processus impliquait des formes inédites de compression de l'espace-temps, ainsi que la reformulation de territoires et de localités en tout lieu. Cela annonçait aussi le début d'une nouvelle ère dans l'histoire de la jeunesse : une « culture de la jeunesse » médiatisée électroniquement qui en est l'une de ses expressions culturelles les plus récentes, les plus expansives, fournissant un lexique pour l'affirmation des jeunes à travers le globe en tant qu'acteurs en soi. Il est significatif, à cet égard, que les États-Unis – « unique vainqueur » de la Grande Guerre³³ – aient émergé comme l'économie majeure et la force culturelle sur la scène internationale après 1945. Car aux USA, où l'abondance de l'après-guerre et le protonatalisme se sont combinés pour annoncer une phase nouvelle dans le capitalisme expansionniste, le *teenager* est devenu le nouveau consommateur-citoyen modèle, le terme étant lui-même une invention de

30. Voir, par exemple, A. R. Bent, *Ten Thousand Men of Africa : the Story of the Bechuanaland Pioneers and Gunners, 1941-1946*, Londres, HMSO, 1952.

31. B. Buford, *Among the Thugs*, New York, Vintage Departures, 1993 ; J. Seekings, *Heroes or Villains?...*, *op. cit.*, p. 11.

32. C. Bundy, « Street sociology and pavement politics : aspects of youth and student resistance in Cape Town, 1985 », *Journal of Southern African Studies*, 13, 1987, p. 304.

33. P. Fussell, *The Great War and Modern Memory*, New York, Oxford University Press, 1975, p. 317.

l'industrie du marketing³⁴. Disposant d'une richesse à dépenser pour les produits de base et de « loisirs³⁵ », c'était la première génération libre à se construire, pour une large part, dans la consommation. Les capitalistes ont vu pour la première fois les jeunes comme un marché, avec ses propres besoins que l'on pouvait développer infiniment. « Faisant la fête comme des fous³⁶ », ils ont fabriqué les moyens – vêtements, musique, magazines, danses – pour créer des collectivités basées sur l'âge, avec une conscience d'elles-mêmes sans précédent, avec une visibilité et un potentiel qui transgressent les frontières et les localités.

La capacité des langages et de la culture des jeunes à marquer les identités et la conscience émergentes a été mise en lumière quand les « rebelles sans cause » des années 50 sont devenus des rebelles surchargés de causes, depuis la romance du mouvement hippie jusqu'à l'antiracisme militant des Black Panthers. Les protestations de masse contre la guerre du Vietnam ont démontré que la contre-culture d'une jeunesse consciente d'elle-même pouvait investir le courant politique dominant. Les roublards rusés sont devenus des roublards qui refusaient la conscription, et le droit des États à disposer des moyens de la violence, particulièrement dans les corps et les objectifs de la jeunesse, a été sérieusement remis en question. Ce n'était pas uniquement une querelle de clocher, comme l'ont montré les bouleversements et les mobilisations qui, au même moment, ont agité le monde étudiant en de nombreuses parties du monde.

La question de la signification historique de ces soulèvements reste ouverte. Mais une chose est claire : l'activisme des jeunes a été le précurseur de nouvelles sortes de mouvements sociaux, des mouvements nés de la reconfiguration créative de moyens et de fins locaux à travers le prisme des identités, des idéologies et des vocabulaires globaux véhiculés par les médias. Les sirènes des années 60 – qui furent peut-être le véritable âge de la jeunesse – ont traversé une planète multicentrée, unifiée électroniquement et alimentée par des intérêts commerciaux transnationaux. Parmi ces flux de signes et de valeurs proliférants³⁷, la culture de la jeunesse a commencé à se construire un « ailleurs » – une catégorie d'âge d'aliénés qui se répartit sur le globe – qui lui a fourni un langage identitaire se situant en dehors de la « culture compromise et souillée des parents³⁸ ». Cette communauté purement figurative, divisée en grades selon l'âge, était bien sûr fondamentalement précaire et virtuelle. Son imaginaire pouvait difficilement transcender les limites

imposées par la dépendance à la marchandise de la culture de masse. Acteurs par et pour la consommation, les adolescents ont littéralement acheté le courant dominant, mais, ce faisant, ils l'ont aussi remis en question. En procédant de la sorte, ils sont devenus caractéristiques du dilemme des subversifs potentiels de l'ordre capitaliste avancé et de tous ceux qui luttent pour prendre le contrôle des signes et des pratiques marchandisées (« *commodified* »), les utilisant ensuite à leur manière, sans réaffirmer simplement le *statu quo*. Situées loin des sites de la production primaire, leurs façons de faire sont davantage une politique du style.

Le caractère iconoclaste de cette politique du style s'exprime, par exemple, dans les corps qui se donnent aux médias, ou plus récemment le long des frontières de l'univers digital, où les « *hackers* » et les « *cyberpunks* » protestent contre la perte de la liberté qu'engendre une technologie informatique de plus en plus sujette au contrôle corporatiste³⁹.

Pour certains esprits critiques, comme par exemple Hebdige⁴⁰, leurs efforts semblent ambigus, car ils ne sont « ni affirmation, ni refus ». Leur utilisation iconoclaste des différentes formes de marchandises dominantes manifeste souvent une forme de subversion – comme c'est notamment le cas du mouvement punk et du rap – qui peut inquiéter les gardiens de la propriété et de la propreté. Mais cette forme de subversion doit aussi constamment lutter contre les forces débordantes du marché, des forces qui menacent de neutraliser ces effets en réduisant sa créativité à des biens de consommation courante.

34. D. Cook, *The Commoditization of Childhood: Personhood, the Children's Wear Industry and the Moral Discourses of Consumption, 1917-1967*, thèse de doctorat, University of Chicago, 1998.

35. N. Cohn, *Rock from the Beginning*, New York, Stein and Day, 1969 ; D. Hebdige, *Hiding in the Light...*, *op. cit.*, p. 30.

36. N. Cohn, *ibid.*, p. 15.

37. A. Appadurai, « Disjuncture and difference... », art. cit. ; U. Hannerz, « Notes on the global ecumene », *Public Culture*, 1 (2), 1989, pp. 66-75.

38. D. Hebdige, *Hiding in the Light...*, *op. cit.*, p. 30.

39. E. G. Coleman, *The Politics of Survival and Prestige: Hacker Ideology and the Global Production of an Operating System*, M.A. thesis, University of Chicago, s. d.

40. D. Hebdige, *Hiding in the Light...*, *op. cit.*, p. 35.

AU-DELÀ DE LA POLITIQUE DE LA MÉTAPHORE

Nous nous méprenons néanmoins sur les possibilités du moment si nous ne voyons dans la culture des jeunes qu'une simple « politique de la métaphore⁴¹ ». Il y a méprise car nous nous focalisons davantage sur les *produits* de cette culture, sur ses images et ses textes désincarnés, que sur leur production et leur usage contextuels. La possibilité de redéploiement de ses signes et de ses objets, que l'on peut facilement « couper/coller », les ont rendus très facilement utilisables dans le façonnage d'un large éventail d'identités et de projets. Ces derniers sont parfois subversifs – en actes plus souvent qu'en paroles – et ils sous-tendent les ambiguïtés inhérentes à la perception des jeunes *sui generis* en ce début de XXI^e siècle. Ambiguïté sans doute aussi inhérente à l'esprit politique de l'époque au sens large.

Car l'aspect productif de la « culture jeune » s'est développé à partir du moment où les jeunes ont commencé à participer, à l'échelle planétaire, à l'élaboration de leurs propres marchés, qu'ils soient légaux ou illégaux ; à partir du moment aussi où leurs pratiques signifiantes sont entrées en connivence avec ces formes particulières du capitalisme postfordiste, si peu respectueuses des économies et des *establishments* locaux. Les jeunes ont été un élément indispensable à l'ouverture de nouveaux espaces économiques d'une rentabilité sans précédent – comme les très fertiles Silicon Valleys où, faisant fi des diplômes universitaires et des règles professionnelles, de jeunes « crétins » sont devenus multimillionnaires. Les possibilités libertaires des nouvelles technologies, qui tendent tout à la fois à privatiser et à mondialiser les moyens de communication, et sont intrinsèquement liées aux effets du capitalisme dans sa version néolibérale, ont ouvert de nouvelles brèches à exploiter par de jeunes aventuriers ostensiblement libérés des entraves de l'*establishment* gérontocratique. C'est tout cela qui transpire du personnage équivoque du « hacker », un mineur hors la loi qui se pose en garant de la liberté sur les autoroutes de l'information, développant son potentiel de créativité aux dépens de sociétés commerciales malfaisantes ou de gouvernements impériaux⁴². Toute une série de films américains (comme *Hackers*, *Wargames* ou *Johnny Mnemonic*) retracent précisément les agissements inquiétants de petits génies de l'électronique qui parviennent à s'immiscer dans les systèmes informatiques les mieux verrouillés, obligeant l'État à payer des rançons pour arrêter leurs exactions.

Les médias américains ont d'ailleurs récemment relaté des cas d'adolescents amassant des fortunes considérables en effectuant des opérations de bourse en ligne dans leur chambre alors qu'ils étaient censés faire leurs devoirs. Mais les cybernautes de banlieue ne sont pas les seuls capables d'exploiter le potentiel immense de cette nouvelle frontière économique. Les tentatives de leurs homologues plus défavorisés des centres-villes des sociétés postcoloniales et postrévolutionnaires, qui cherchent, eux aussi, à réaliser pleinement les promesses du libéralisme mondial, se révèlent tout aussi audacieuses et intelligentes. Là aussi, la libéralisation a fait le lit de jeunes entrepreneurs habiles à manœuvrer au-delà des frontières exigües des modes de production, des États et de leur légitimité. Prenons par exemple les économies de brousse (*bush economies*) florissantes du Cameroun et du Tchad, où de jeunes « démarcheurs » traversent les frontières, changent de passeport, effectuent des transactions monétaires et se livrent à des trafics très risqués, comme ceux d'armes ou de drogue. Ces jeunes inventent, de fait, de nouvelles manières de s'enrichir à la marge des marchés mondiaux⁴³. Ou encore le trafic du diamant, en pleine explosion, auquel se livrent des adolescents – un autre cocktail de dangers, de convoitise et de dérégulation – et qui permet d'entretenir des armées en Afrique centrale et de l'Ouest.

Là encore, on observe la mise en place de structures innovantes au service d'un commerce libertaire associé à la violence et au profit⁴⁴. Prenons encore le cas des jeunes Mourides du Sénégal qui se sont lancés dans des entreprises transnationales avec une telle fougue qu'ils parlent désormais de New York comme de la « banlieue de Dakar ». Leurs gains permettent de financer de grands projets de reconstruction urbaine au Sénégal, contribuent à transformer les relations de pouvoir au niveau local et, simultanément, mettent crûment en lumière l'incapacité croissante de l'État à assumer le maintien de ses propres infrastructures⁴⁵. Bien sûr, ces économies fluides sont encore

41. *Ibid.*

42. E.G. Coleman, *The Politics of Survival and Prestige...*, *op. cit.*

43. J. Roitman, « La garnison-entrepôt », *Cahiers d'études africaines*, 150-152, XXXVIII (2-4), pp. 297-329.

44. F. De Boeck, « Borderland Breccia : the historical imagination of a central african frontier », conférence sur *The Black West : Reinventing History, Reinterpreting Media*, San Diego, avril 1999.

45. M. Diouf, communication personnelle ; B. A. Buggenhagen, « Profits and prophets : gendered notions of wealth and value in senegalese murid households », s. d.

généralement soumises à une certaine dose de contrôle gérontocratique. Elles ne supplantent pas non plus les organisations politiques et économiques du secteur formel, avec lesquelles elles entretiennent même des relations complexes et multiples. Elles les circonscrivent néanmoins et relativisent profondément leurs effets, remettant ainsi en cause leur souveraineté exclusive.

En somme, la culture jeune de cette époque de la libéralisation a prouvé sa capacité à relier les lieux à travers l'espace transnational, mais aussi à motiver les divers types de pratiques matérielles qui, à leur tour, ont redessiné les cartes du haut modernisme. La contemporanéité est son essence. En ce sens, elle fait nettement penser à la musique pop actuelle dont la pratique débridée du « *sampling* » tend à distendre le normatif en juxtaposant des sons sur des modes extraordinairement labiles, lorsqu'elle ne s'attache pas purement et simplement à cannibaliser les ethnomusiques issues des quatre coins de la planète. Faut-il s'étonner dès lors si notre adolescent – avec ses chaussures de sport à prix exorbitant, son baladeur lui crachant aux oreilles un rap décoiffant et son bipeur qui le relie aux réseaux souterrains de l'économie mondialisée – est une synthèse si réussie de l'enfant des rues et du nabab de l'économie ?

Il convient, à ce stade, de faire une mise au point. La marginalisation des jeunes, du moins dans la forme qu'elle prend aujourd'hui, n'est sans doute qu'une conséquence structurelle très générale de la montée en puissance du capitalisme néolibéral. D'autre part, si la « culture jeune » revêt un caractère de plus en plus mondial, cela ne signifie pas pour autant que la fâcheuse posture dans laquelle se trouvent les jeunes, ni la manière dont ils la vivent, prenne en tout lieu une forme homogène ou identique. Qu'il s'agisse des dimensions sociales ou culturelles du phénomène, cela n'est pas le cas. Cette « culture jeune » se manifeste au contraire de manière très différenciée et a des implications matérielles fort différentes à Los Angeles, Dakar, Londres ou Delhi. Si le hip hop, les baskets Air Jordan ou les couleurs de Manchester United stimulent assurément les imaginations des jeunes un peu partout dans le monde – marquant ainsi toute la distance qui sépare le rêve de la réalité, le désir de l'impossibilité de l'assouvir, les foyers de grande richesse des périphéries condamnées à la pauvreté –, ces signes sont toujours, d'une certaine manière, domestiqués. Si ce n'était le cas, ils perdraient dans une large mesure leur densité de sens. Mais, une fois appropriés et recontextualisés, ils sont traduits dans des langages hybrides qui permettent le traitement

des problèmes locaux. C'est ainsi que le rap se déclinera sous telle forme à Cape Flat en Afrique du Sud et sous telle ou telle autre à Bombay ou à la Havane. Comme l'a écrit Richard Ssewakiryanga⁴⁶, aujourd'hui en Ouganda, le rap n'est pas seulement reçu sous sa forme américaine, mais aussi « reconconditionné » par des emprunts au folklore traditionnel afin de combler un déficit de compréhension du public face à la poétique des rappeurs américains. Les images importées, note-t-il, se font rapidement une place dans les répertoires locaux de l'humour, de l'ironie ou de la colère. En même temps, ces médias restent des carrefours, des points de connexion entre l'ici et l'ailleurs, entre le même et l'autre, entre les identités propres et un imaginaire planétaire. Cela explique en partie pourquoi les jeunes ont partout tendance à occuper les confins inexplorés de l'innovation, où le local et le global se rejoignent.

Le phénomène est perceptible à travers l'élaboration d'argots créolisés, comme le « street setswana » ou le kwaita en Afrique du Sud, qui permettent l'expression de mondes imaginaires différant radicalement de ceux de la génération des parents. Ces confins sont également des lieux de tensions, notamment lorsque les jeunes se trouvent confrontés aux contradictions de la modernité dès lors qu'ils tentent de profiter des promesses du millénaire de la démocratie et de l'économie de marché dans les pays nouvellement libéralisés d'Afrique et d'Europe de l'Est. Comme nous l'avons avancé plus haut, l'image du jeune comme fauteur de trouble a pris un tour nouveau à l'heure du capitalisme avancé de cette fin de XX^e siècle, où des adolescents impatients ont adopté la maxime « ici et maintenant » pour combler le fossé entre l'espoir et la réalité. Ils ont appris au passage à mesurer leur pouvoir, un pouvoir issu d'une volonté et d'une capacité croissantes à recourir à la force, à s'approprier des richesses par des moyens illicites, à exiger des rançons de cette société de politesse. Bill Buford⁴⁷ a avancé que les supporters émeutiers du football anglais n'éprouvaient un vrai sentiment d'appartenance communautaire que dans les moments de violence concertée, une hypothèse étendue

46. R. Ssewakiryanga, « Imaginer le monde chez soi. Les jeunes et la musique internationale en Ouganda », *Politique africaine*, n° 75, oct. 1999, pp. 91-106 ; « "New kids on the blocks". African-american music and Uganda youth », *Bulletin du Codesria*, n° 1-2, 1999, pp. 24-27.

47. B. Buford, *Among the Thugs*, *op. cit.*

par certains aux guerres de gangs qui font rage dans les villes américaines, ou aux cas de sorcières brûlées vives constatés dans les provinces du nord de l'Afrique du Sud et autres pratiques sociales apparentées en d'autres lieux. Peut-on, dès lors, s'étonner qu'un tel nombre de jeunes se considèrent comme les citoyens mutants et ironiques de nations qui leur sont étrangères, dans la mesure où ils retrouvent si peu d'eux-mêmes dans les rituels et les rhétoriques, dans les dispositions et les droits de l'ordre civique, démocratique et libéral ?

EN GUISE DE CONCLUSION

« Le Manifeste de l'ANC réclamait "des emplois pour tous à salaire décent"...

Où sont les brigades de jeunes que vous nous avez promises ? Où sont les emplois ? Où est le salaire décent ?

L'heure est venue. »

Shahhed Mohamed, *Cape Times*, 29 juillet 1999

Ailleurs, nous avons analysé la logique (on pourrait dire l'ontologique) du capitalisme néolibéral – ou du « capitalisme millénaire » comme nous avons choisi de le dénommer – afin de souligner non seulement sa montée en puissance sans précédent à la fin de ce siècle, mais également le fait qu'il se trouve investi du pouvoir quasiment magique et salvateur de produire des richesses, sans recours aucun au travail, et de l'argent, sans recours à l'industrie⁴⁸. Ce faisant, nous cherchons à démontrer comment des transformations structurelles dans les rapports matériels et moraux entre la production et la consommation ont modifié l'essence même du travail et de la reproduction sociale ; plus encore, l'essence même – et l'interpénétration – des rapports de classes, de races, de genres et de générations⁴⁹. Au bout du compte, c'est bien dans cette histoire, dans ce *ur*-récit analytique, que se trouve la clé d'explication de la fâcheuse posture, présente et future, de la jeunesse ; et même de sa construction continue en tant que catégorie *an und für sich*.

Nous avons tenté ici, fût-ce sur un mode un peu cavalier, de présenter quelques fragments épars de la généalogie de cette *ur*-narration. Ce faisant, nous avons essayé de déconstruire, ou plutôt de rendre plus complexe l'expression courante de « crise de la jeunesse », du moins telle qu'on l'entend

dans les discours populistes ; expression qui dépeint la fâcheuse posture des jeunes générations sous des traits uniformément pessimistes⁵⁰. Comme si tout n'était qu'entropie, catastrophe et impossibilité en cet âge de la futilité, en cette époque où un égoïsme déchaîné rejoint un pessimisme à tout crin⁵¹. Non pas que ces termes soient inappropriés ni que cette inquiétude soit sans fondement. Bien au contraire. La métamorphose de l'économie mondialisée marginalise *de fait* de nombreuses personnes avant qu'elles ne soient arrivées à leur pleine maturité, les excluant de toute perspective d'emploi régulier, les traitant de plus en plus comme des adultes devant la loi lorsqu'elles transgressent les frontières de la norme, les diabolisant lorsqu'elles tombent dans la délinquance, en l'absence de tout autre moyen d'existence.

Il semble que les jeunes d'aujourd'hui soient de plus en plus affranchis en tant que consommateurs – accueillis comme il se doit par le marché dans l'intérêt immédiat du capitalisme industriel – mais aussi trop souvent exclus des fruits de la participation à l'économie dominante comme de la reconnaissance politique et de la responsabilité civique⁵². Mais ce n'est là qu'une partie de l'histoire. D'une part, comme nous l'avons dit, le rejet, sur une jeunesse indisciplinée, des cauchemars types d'une société de politesse – qui n'est pas sans rappeler le personnage de la sorcière dans l'Afrique précoloniale et coloniale⁵³ – remonte à la genèse du capitalisme industriel,

48. J. Comaroff et J. Comaroff, « Millennial capitalism... », art. cit., pp. 291-343.

49. Âge et génération, comme l'a depuis longtemps signalé l'anthropologie marxiste des sociétés pré-capitalistes, se fondent parfois en des structures d'exploitation qui s'autoreproduisent. Dans ce type de sociétés, les jeunes cadres fournissaient très souvent la force de travail et donc la plus-value nécessaire à leurs aînés. Le parallèle avec le capitalisme néolibéral est on ne peut plus clair. « Jeunes » et « classes exploitées », étant l'un comme l'autre de plus en plus racialisés et ethnicisés, vont de pair ; noter ici l'utilisation par I. Abdullah (« Bush path to destruction : the origin and character of the revolutionary united Front/Sierra Leone », *The Journal of Modern African Studies*, 36 (2), 1998, pp. 203-235) du terme très parlant de « culture de la lumpen jeunesse » (« *lumpen youth culture* »).

50. Certaines expressions d'optimisme débridé ne sont pas moins problématiques à propos d'une soi-disant nouvelle « génération millénaire » indifférenciée aux États-Unis, née des cendres du cynisme et de l'esprit de rébellion de leurs parents (voir N. Howe, W. Strauss, *Millennials Rising...*, *op. cit.*).

51. J. Comaroff et J. Comaroff, « Occult economies and the violence of abstraction : notes from the south african postcolony », *American Ethnologist*, 26 (3), 1999, pp. 279-301.

52. Voir S. Venkatesh, « Understanding Exclusion and Creating Value : African Youth in a Global Age. Conference statement », s. d.

53. M. Wilson, « Witch Beliefs and the Social Structure », *American Journal of Sociology*, 56, 1951, pp. 307-313.

marqué par la sensibilité bourgeoise. Et c'est bien sur les épaules de ceux qui se situaient en lisière de l'innocence enfantine et de la responsabilité adulte que les angoisses sociomorales modernistes ont eu tendance à se porter. D'autre part, il est fondamental, pour qui souhaite véritablement comprendre le sens de la fâcheuse posture de la jeunesse et de sa construction néomoderniste en tant que catégorie en soi et pour soi, de mettre l'accent sur sa bipolarité intrinsèque, sur son dédoublement.

La jeunesse n'est pas *uniquement* synonyme d'exclusion, d'impossibilité, d'émasculation, de dénigrement et de futilité. Elle n'est pas non plus, loin s'en faut, vécue comme telle. Si les jeunes, dans leur grande majorité, n'ont sans doute pas réussi à saisir la voie dominante – et ils représentent incontestablement un marché exploitable à l'infini, une réserve inépuisable de consommateurs, une source intarissable de plus-value à exploiter –, ils n'en constituent pas moins une source constante de créativité, d'ingéniosité, de possibilités, de développement personnel. Une voie vers des avenir alternatifs qui restent à imaginer ■

Jean et John Comaroff
Université de Chicago